

Les Nuages de Jean-Max Tixier : entre nuance(-s) et *sfumatura/e*

Constantin Frosin

Université « Danubius » (Galati, Roumanie)

Le nuage met à nu les âges de l'homme, en reflets fidèles de la fuite du temps. Tout comme le temps, ils apparaissent et disparaissent, symboles de l'évanescence. De vraies clepsydres à eau – la même eau qui forme et in-forme les nuages, rythmant, pour ainsi dire, nos faits et gestes, nos vivre et mourir, nos joies et nos tristesses.

Le mot renvoie, au moins pour moi, au verbe « nouer », car le participe passé : « noué », fait penser, qu'on le veuille ou non, à « nuée ». Mais à peine les nuages se nouent-ils, qu'ils se dénouent l'instant d'après, au gré du vent, des déplacements des masses d'air – plus ou moins cycloniques ou des fortes insulations. Les nuages se dénouent donc, pour retourner dans le néant d'où ils sont parus, tout comme nous. Mais ils se dénuent aussi, et alors les humains sont plus pauvres, faute de nuages : c'est comme le jour et la nuit, le noir et l'éclat du soleil.

Peut-elle être insupportable la journée de six mois, qui vous empêche de dormir, à force de perdre le fil des jours (à cause de l'absence – justement – des nuits). Alors le dénouement n'est plus heureux, car on se retrouve dans le dénuement... Et pour cause : les nuages témoignent, en signes avant-coureurs, de riches récoltes, alors que leur absence augure de sécheresses terribles, causes de famines ultérieures...

Le singulier du mot « nuage » fait penser à *éon* également, ce qui en dit long sur sa mission ici dans l'entre-deux, *id est* entre ciel et terre. Le singulier du mot « la nuée » fait penser à « lainé » (couvert de laine) et à « huer », la réaction des humains lorsque le ciel se couvre, se rembrunit et se met à verser des hallebardes juste au moment où il devait faire beau... Et puis, les nuages ont l'air de monceaux de flocons, flottant dans les airs... (D'où le possible renvoi à « laine »).

Tixier rivalise ici avec la verve de Raymond Queneau – toutes proportions gardées. Il pousse dans ses derniers retranchements l'analyse du mot « nuage »/ « nuée »/ « nue ». Il y a une nuance, nous dit Queneau, alors que Tixier renchérit sur la dose et a pratiquement recours à l'italien *sfumatura*, mot autrement complexe que le français « nuance »... La proximité avec l'Italie nous permet ce rapprochement.

Des fois il ratiocine, d'autres fois il cherche le sophisme, quelquefois il chante à la Pérec la beauté et le mystère des choses simples, dont les nuages. On a affaire tantôt à un poème en prose dédié au nuage, tantôt à une prose poétique ayant pour sujet le phénomène... nuageux. Si prose il y a, elle n'est ni prosaïque, ni prosodique, ni prose-aphoristique... Si prose il y a, il n'y a pas narration, s'il narre ses impressions, il n'y a pas fiction – sinon dans la mesure où il exprime l'inexprimable des autres, ce qui resterait inexprimé, s'il ne l'exprimait pas, lui.

La minutie et la subtilité, la délicatesse des images diaphanes et inédites pour la plupart, l'acribie et le sérieux de cette facétie ultra-littéraire pourrait-on dire, font de cet opuscule non pas nécessairement un chef-d'œuvre - car les gros mots font toujours des envieux et des grincheux - mais à coup sûr, c'est un coup de maître, une brillante réussite littéraire.

Tixier renvoie, pour moi, au mot roumain *ticsit* : bondé, plein comme un œuf, plein à craquer. Et son beau livre, de tous les points de vue, est bondé, plein comme un œuf, de nuages, nuées, nues... Ce qui n'a pas le don de faciliter la tâche du traducteur roumain, *id est* en roumain, car cette langue n'a pas l'exercice de ces brillants exercices de style (excusez la répétition, peut-être l'ai-je faite à dessein). Pour les trois mots français désignant le nuage, le roumain ne dispose que d'un mot : *nor*. Pas de synonymes, rien qui différencie diverses nuances, encore moins *sfumature*, entre elles, comme dans le cas de Tixier.

En roumain, le texte s'allonge, s'alourdit, devient redondant, pourrait même paraître guindé et précieux, pour ne pas dire prétentieux, vu que ni la langue ni les gens n'ont l'habitude de tels exploits langagiers et littéraires. Il faut improviser, chercher des équivalences possibles, faire preuve d'astuce pour voir ce que cela peut donner sur le plan littéraire de très haut niveau, car le commun des poètes ou des prosateurs ne saurait traduire un tel texte...

Moi, j'ai l'avantage d'avoir goûté ce texte dans ses nuances les plus fines et ses *sfumature* les plus subtiles, d'écrire moi-même parfois en coupant le fil en quatre et en décortiquant une idée, un concept ou un objet (du désir, par exemple) jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, sinon une terrible – ou admirable – ambiguïté... ou angoisse.

Pour un poète ou prosateur roumain, qui ne saisit pas ce texte dans l'infinité de ses sens et significations, qui ne distingue pas entre différence et différance, ce type de texte peut s'avérer cauchemardesque, voire impossible à traduire – en tout cas, ça lui fera passer le goût du pain... de traducteur...

Pierre d'achoppement pour tout traducteur, ce texte quasi initiatique paraît être l'illustration parfaite du dicton flaubertien : « Il faut remettre mille fois son ouvrage sur le métier », mais aussi sur la planche admirablement exécutée d'un apprenti spirituel, modestement présentée en loge. Il polit et repolit la pierre et lui rend sa splendeur dissimulée, sa transparence primordiale, son éclat caché par des strates d'ignorance... Il touche à la perfection, sauf que le traducteur ne saurait lui tenir compagnie dans cette voie, sinon d'un pas mal assuré et titubant...

Je terminerai ce bref exposé par une affirmation qui pourrait choquer : Tixier travaille sur les nuages, ses mots s'égrenant le long des nus âges de l'homme... Je le trouve pareil à Constantin Brancusi (toutes proportions gardées là aussi), car les deux travaillent sur la pierre/ πR , comme se plaisent à dire les géomètres (voire les géo-mâîtres)... La pierre, ce sont des nuages solidifiés, pétrifiés, figés qui sait pour quelle raison, car tout artiste, s'il n'a pas la tête dans les nues, s'élève jusqu'aux zones les plus éthérées des hauteurs du ciel... Inversement, les nuages, ce sont des pierres liquéfiées, évaporées, pierres parties à la recherche d'autres pierres (l'union fait la force...), en quête de la perfection, car à force de polir et de repolir la pierre, elle se fait nuage...

Toutefois, le ciseau de Brancusi devient chez Tixier une plume dont il g(-r-)ave les nuages, les enrichit de ses sens à lui, mais aussi de ses messages à l'intention de ses semblables d'ici et d'ailleurs. Ce ne sont plus des messages en bouteille, jetés à la mer, mais des messages en liberté, rendus au vol qui les rend, en toute égalité, à la fraternité universelle, voire cosmique... Plus d'une fois, durant cette randonnée parmi les nuages, Tixier nous réapprend à lire entre les lignes, voire entre les nuages !

On a parlé de la langue de pierre de Tixier, alors que je pense plutôt à la langue d'un π errant, chez cet ancien scientifique et matheux devenu poète, ceci rappelant la rotondité et la perfection du cercle, développement du point originaire... qui se fait nuage parfois...

Un collègue a parlé de l'intraduisibilité de la poésie, oubliant tout simplement que si l'écrivain est un homme, alors un autre homme, le traducteur par exemple, peut refaire le chemin en sens inverse et traduire la poésie du premier. Léon Robel disait que tout ce qui existe peut être traduit, alors que ce qui ne peut être traduit, n'existe pas...

Au fil de la lecture des *Nuages* de Tixier, nous avons relevé de possibles aphorismes : « Connais les autres, si tu veux te connaître » ; « Aime les autres, si tu veux être aimé » ; « Connais ton extérieur pour connaître ton intérieur » ; « Regarde le haut pour mieux voir le bas » ; « Admire le ciel pour adorer la terre ».

Tixier réinvente le ciel, qu'il peuple de ses nuages, dont il fait un drôle d'imaginaire (ou faudrait-il parler de « bestiaire » ?).

Sa rencontre avec les nuages est une conflit-(a)ction, même une friction qui débouche sur une fiction à part, où il prend des choses apparemment abstraites pour parvenir à des choses effectivement abstraites.

Un collègue philosophe, faisant une terrible confusion dans les termes, se demandait à haute voix comment on peut traduire la matérialité des créations de Tixier, grâce à la subjectivité. L'un n'exclut pas l'autre, même dans le cas des créateurs, l'un peut (et même doit) aller avec l'autre... Drôle de *fi ! lot so wie...*

Si le Ciel est le Nord qu'on a perdu avec la tramontane, les nuages sont le Sud du ciel, cette interface entre ciel et terre.

Le Poète nous initie au langage activement silencieux des nuages, dissimulés sous les formes les plus bizarres. Un petit traité d'hagiographie, ou simplement un abécédaire où il nous enseigne la langue des hauteurs, la sémiotique de l'éther... Pourquoi le fait-il ? Pour que l'homme cesse de se traîner à plat/gros ventre sur terre et pour qu'il réapprenne le vol ! A l'instar de ses *Nuages...*